

Cinéma

Un Genevois redonne vie au Capitaine Sankara

Christophe Cupelin a rassemblé des archives sur le chef d'Etat burkinabé pour un documentaire passionnant

Pascal Gavillet

Primé à Black Movie l'an passé, *Capitaine Thomas Sankara* fait partie de ces projets uniques dans l'histoire du documentaire. Né d'une volonté farouche, le film permet au Genevois Christophe Cupelin de dire son amour pour un pays, le Burkina Faso, et de redonner la parole à un homme qui fut son président et un vrai dirigeant révolutionnaire. Rencontre avec l'auteur.

«Capitaine Thomas Sankara» a été projeté il y a deux ans à Locarno. Pourquoi sort-il aujourd'hui seulement?

C'est purement contingent à la production. J'ai tout fait à l'envers. D'abord le film, puis ensuite les demandes de financement. Le dossier de production a été monté après la première du film à Visions du Réel à Nyon. C'est totalement atypique. La société Aka Films, de Nicolas Wadimoff, est ensuite entrée en coproduction.

Pourquoi un film sur Sankara?

J'ai été témoin de la révolution au Burkina Faso, entre 1985 et 1988. C'est mon pays de cœur. Et je voulais à tout prix restituer une partie de la mémoire de Thomas Sankara.

Pensez-vous que Sankara soit aujourd'hui reconnu à sa juste valeur?

Pour certains, il est trop méconnu. Pour d'autres, trop apprécié. J'espère que le film contribuera à le faire connaître. Comparé à Kennedy, peu de gens savent qui il est. A titre d'échelle, je pense que 90% des gens connaissent JFK et 1% seulement Sankara. Mais il a laissé des traces en Suisse. En 1984 ou 1985, il y a eu une opération Noël Burkina. La TSR a monopolisé des fonds pour construire une maternité à Ouagadougou.



Christophe Cupelin: «J'ai été témoin de la révolution au Burkina Faso, entre 1985 et 1988. C'est mon pays de cœur. Je voulais restituer une partie de la mémoire de Thomas Sankara.» OLIVIER VOGELSANG

gou. De nombreux reportages ont été réalisés.

Où avez-vous trouvé toutes ces archives qu'on voit dans le film?

Essentiellement à l'INA (Institut national de l'audiovisuel), en France, et à la RTS. Du moins pour les archives institutionnelles. Mais depuis 2007, vingt ans après la mort de Sankara, d'autres se mettent à sortir des fonds non institutionnels. Notamment au Burkina Faso, même si le pays ne les reconnaît pas. On raconte que tout a été détruit, y compris les VHS de leur télé.

Y a-t-il déjà eu d'autres films sur cet homme politique?

Oui, un 52 minutes sur Arte. Cela m'a juste décoincé, et donné la certitude de pouvoir faire un film sur lui. En 2007, j'ai rencontré la veuve de Sankara et des membres de sa famille.

Cet homme est une énigme et sa

mort, un mystère. Vous êtes-vous posé des questions sur lui?

Oui, et je m'en pose toujours. Mais je ne voulais surtout pas faire une enquête. Mon film n'est que le reflet de la mémoire orale. Sankara faisait tout pour son peuple. Ce qu'on voit en plus, c'est le côté émotif. J'ai débuté le montage du film en 2010. Puis j'ai trouvé des archives privées récoltées là-bas. Au départ, le film ne fonctionnait pas, car on n'arrivait pas à situer l'action dans un contexte. Nous n'avions que six heures de rushes, c'est très peu.

Comment avez-vous pallié cette absence de documents?

En cherchant des écrits, en reproduisant des textes, en scannant un tee-shirt de l'époque. J'ai aussi ajouté des images additionnelles. J'aurais pu utiliser des témoignages, mais pour qu'ils soient intéressants, il aurait fallu les tourner là-bas et y filmer des gens.

Le film est-il un miroir?

On peut le dire. C'est une forme d'hommage à une génération, à ces personnes qui ont vécu cette utopie révolutionnaire. On avait vingt ans et on voulait changer le monde, comme les autres.

Vous n'avez pas pensé à tourner là-bas, au Burkina Faso?

J'avais 19 ans et j'ai préféré faire une formation aux Beaux-Arts à Genève avant de retourner là-bas.

A propos de révolte, qu'est-ce qui vous fâche aujourd'hui?

En ce moment, Gaza. C'est l'un des derniers points noirs où il faut trouver une solution. J'ai connu le bloc, l'apartheid, la ségrégation raciale, mais il reste la question palestinienne. La non-résolution de ce conflit est insupportable.

Les Scala